

Casamayor



...et pour finir,
le terrorisme



PROBLÈMES ET DOCUMENTS

Gallimard

À la mémoire de Charles Bornet

à Gilbert Estève
et
à Philippe Melot

*Il faut que les notions de l'honnête et du déshon-
nête soient bien étrangement brouillées dans sa
tête car il montre ce que la nature lui a donné de
bonnes qualités sans ostentation et ce qu'il en a
reçu de mauvaises sans pudeur.*

DIDEROT

*Il ne faut pas chercher la vérité mais, devant un
homme, comprendre quelle est sa vérité. Vivre en
dehors, vivre au-dessus, juger mentalement, sou-
rire, parler comme un ami à plusieurs langues,
plusieurs langages, ami à plusieurs âmes. Com-
munier à plusieurs tables sous toutes les espèces
humaines. Ayant écouté tous les murmures, y
répondre par toutes les paroles.*

REMY DE GOURMONT

I

Il faut accorder les instruments avant de commencer la musique. Alors, attention. Ceux de ma génération sont les enfants culturels de la guerre de 1914-1918 qui était dans le droit fil de toutes les autres. Maintenant le fil est coupé. De 1939-1945 découlent des bouleversements, politiques et autres, que personne n'aurait imaginés. Une porte s'est fermée sur le passé. C'est à nous tous de retrouver le fameux fil.

Heureux ceux dont l'adolescence a été préservée, non seulement des coups durs mais aussi des infiltrations de l'avenir, des avènements devrais-je dire car ils se succèdent et chacun modifie le précédent et altère sa pureté. L'adolescence recèle toutes les sensibilités, toutes les disponibilités, toutes les virtualités. La guerre préserva ma jeunesse de tout ce qui devait advenir. C'est pourquoi les vitrines de la mémoire m'offrent des échantillons intacts qui gardent tout leur éclat, tous leurs feux, tous leurs miroitements. Ils n'appellent ni reconnaissance ni nostalgie. Je leur donne simplement l'occasion de continuer leur émission de lumière. Non point astres mais vers luisants. Ils suffisent à donner au temps ce qu'on peut appeler, en se gardant bien de le définir, puisque comme dit Borges c'est la grande énigme, son sens... La flèche est nettement tracée sur le panneau indicateur. C'est la destination qui se lit mal. Peut-être, à la fin de ces pages, quelques caractères apparaîtront-ils...

On oppose souvent la parole à l'action mais la différence est encore bien plus grande entre ce qu'on dit ou ce qu'on fait et ce qu'on veut faire entendre ou admettre, c'est-à-dire entre l'acte (qu'il soit oral ou manuel) et son effet. Or c'est l'effet qu'on cherche. Pour l'obtenir il ne faut pas hésiter à tourner autour du pot, à répéter, à « essayer » des expressions dont on peut souhaiter qu'elles soient de plus en plus proches de ce qu'on veut exprimer. Il faut ajuster son tir, mais un tir « psychologique » demande, pour être réglé, plus d'imagination que chez un artilleur normal car il ne s'agit pas de destruction à effectuer mais au contraire de construction. Il faut que le « tiré » édifie à son tour, stimulé par nos sollicitations, l'opinion et parfois la décision souhaitée par le « tireur ».

Lorsque au tennis on lance une balle à son partenaire, le but visé, c'est qu'il la rate. Et, pour lui, toute son attention se concentre sur une seule idée, un seul acte, la renvoyer. Dans le domaine des relations humaines, individuelles ou collectives, c'est infiniment plus varié, plus compliqué, plus étonnant. On peut envoyer la balle pour qu'elle assomme, on peut l'envoyer pour mettre en déroute, pour provoquer une joie, une tristesse, n'importe quoi qui semble n'avoir rien à voir avec le jeu, avec la partie engagée. Imagine-t-on qu'on frappe une balle pour donner faim, pour provoquer l'amour, pour instruire l'adversaire, pour l'endormir, pour le métamorphoser, pour le tuer, pour le faire renaître, que sais-je. Ce n'est pas ce qui se passe sur un court, c'est pourquoi le match est si distrayant pour les spectateurs et finalement reposant parce que leurs émotions sont guidées par des règles strictes, ils n'attendent que ce qu'ils reçoivent. Mais quelle tête feraient-ils si sur un smash ou un passing-shot ou n'importe quel coup bien classique, le joueur se transformait en dragon ou en papillon, s'il se mettait à vocaliser ou s'il tirait de son short une arme automatique et se mettait à arroser le public ou s'allongeait sur le court pour entamer un sommeil de Belle au Bois dormant? Le public se pincerait pour se prouver qu'il ne rêve pas. Ce sont pourtant

des choses qui se passent tous les jours dans notre existence. Nous accomplissons quantité d'actes dont nous ignorons totalement les effets. Nous ne nous en préoccupons d'ailleurs nullement, mais parfois nous sommes surpris, c'est ce qu'on appelle souvent des « regrets ». Mais peut-être à trop prévoir, à avoir trop d'intentions finirions-nous par ne plus agir. Dire bonjour ne veut plus jamais dire bonjour, n'exprime plus jamais le moindre souhait. De même serrer la main ne signifie plus, pour personne, qu'on ne tient pas d'arme, qu'on vient en ami et non en ennemi. Il s'agit d'un geste tellement « évaporé » que lorsqu'on veut lui ré-infuser un sens, on insiste, on prend les deux mains pour être chaleureux, on demande des nouvelles avec une phrase compliquée, on appuie les mots et les gestes d'une mimique expressive. Tout le monde sait cela mais l'oublie vite. Citoyens et institutions sont aussi oublieux les uns que les autres. Les souvenirs ont comme première utilité de raviver la réalité de l'existence, de la faire apprécier davantage. La chronologie n'est pas seulement une commodité, c'est le nom du chemin qui va de la chenille au papillon.

*

C'est une chose qu'on ne peut dire qu'avec précaution, mais les cinq années qui ont précédé la guerre restent dans ma mémoire comme une sorte de printemps. Le chômage qui avait frappé la France était bien loin de ce qu'avait connu l'Allemagne de 1926 ou l'Angleterre de 1905, il restait purement — on pouvait employer l'adverbe sans inconvénance — français. La langue aussi était française. On parlait en 1936 un français qui n'avait guère changé en deux siècles. Certes la langue avait acquis des excroissances dues aux événements, il y avait la conquête de l'Algérie avec « pan, pan, l'arbi, les chacals sont par jci » et « dans la rue du Caire, j'ai rencontré une mouquère... », il y avait la guerre

dite « grande » avec ses poilus, ses fayots, son singe, ses zincs..., mais ces enrichissements n'allaient pas loin. Ils gardaient leur caractère accessoire, le principal était préservé, un principal que la guerre de 1939-1945 allait si profondément accidenter qu'il ne s'en tira qu'éclaté et bientôt bon pour la réforme.

Or il n'est pas d'institution qui ne soit étroitement liée au langage. Il ne s'agit pas seulement de vocabulaire — à peu de chose près le vocabulaire juridique est encore celui des plaideurs de Racine — mais de l'emploi des mots, de l'articulation de la pensée et finalement du fonctionnement du cerveau humain. Ce qui ajoutait à ce souvenir printanier c'était le jardin des Tuileries que je longuais tous les jours pour aller au ministère et dont je ne garde que des images verdoyantes, feuillues et ensoleillées. Ma mémoire, en véritable amie, m'a toujours caché les mauvais souvenirs et ne m'offre jamais que les bons. Même sous la neige, contempler la place Vendôme reste un plaisir. Elle ne changea d'aspect — et pour si peu de temps — que lorsque la rue de Castiglione se mit à entasser ses pavés.

M. de La Palice pourrait dire qu'avant la guerre ce n'est pas la guerre, mais il aurait tort. La guerre était présente, plus que présente, profondément intégrée aux pensées, au moins depuis 1937. Aux miennes et à celles de mon entourage davantage sans doute que dans l'esprit des autres parce que je pratiquais beaucoup l'art militaire, cet art qui n'en est un qu'en temps de paix.

L'étude du Droit est toujours sécurisante. Il s'agit d'un cadre, d'un plan, d'un schéma aux détails plus ou moins compliqués mais qui est presque totalement cohérent. On reste dans l'arithmétique, on n'aborde pas le calcul des probabilités.

La politique qui s'était exprimée d'abord en 1934 puis en sens contraire en 1936 avait ses militants, qui n'avaient rien à inventer. Il leur suffisait de comprendre, et ce qu'il y avait à comprendre était simple ou tout au moins le paraissait. Selon leurs préjugés ils étaient de droite ou de gauche.

Chacun avait un raisonnement pour se donner raison, et les deux raisonnements étaient calqués sur le même modèle. Même les arrière-plans, ces marécages où l'on pêche le plus dangereux fanatisme, étaient simples. D'un côté les marchands de canon, de l'autre les « rouges ». Depuis le temps qu'on répétait les mêmes discours de part et d'autre des barrières politiques, ils n'apportaient rien de bien nouveau et, par conséquent, ne troublaient pas ceux qui étaient convaincus, et laissaient indifférents tous les autres.

L'idée, le sentiment plutôt (qui devait dominer vingt ans plus tard), que les hommes, les Etats et les nations sont emportés par des intérêts soupçonnés mais mal connus, par des forces auxquelles on aurait bien du mal à donner un nom, n'existait pas encore. On ne constatait pas tous les jours à quel point la publicité, la propagande, les influences baignent et noient les institutions qui n'ont de chance de servir que si elles composent avec des puissances plus grandes qu'elles.

De philosophie, je n'avais que celle que Félicien Challaye, qui était si fort sur le Japon et dont j'ignorais les options profondes, enseignait dans ses livres de classe terminale, et de politique que la prose de *L'Excelsior* quotidien largement pourvu de photos et entre les lignes de laquelle l'idée ne m'était même pas venue de lire. Me serait-elle venue, je crois que je n'aurais pas eu grand-chose à décrypter. J'ignorais que cet organe si loin des joutes politiques n'en avait pas moins conquis des quartiers de noblesse quand au début du siècle il accueillait quelques signatures inconnues mais qui allaient cesser de l'être, celles d'André Salmon et de Guillaume Apollinaire...

L'institution judiciaire, comme l'institution militaire, est conservatrice. Ayant beaucoup moins d'importance que l'autre comme un tout proche avenir allait le démontrer, elle n'eut à affronter aucun désastre et elle n'en causa aucun. C'est donc en toute sérénité que le fonctionnaire de justice, même conscient de la guerre qui allait éclater, faisait son métier, un métier, on ne saurait trop le répéter, charmant.

Charmant, encore un mot inconvenant, un mot d'opérette. Oui, Brieux « La Robe rouge », oui la guillotine qui se donnait encore en spectacle, oui les bagnes, pas si vieux... Mais le même phénomène se produisait que pour le langage. C'étaient des excroissances, c'étaient des exceptions, des « rajouts ». On pouvait se durcir ou s'attendrir, la conception de l'organisation sociale qui était profondément enracinée en chacun de nous n'était pas modifiée. Même le « Ni Dieu ni maître » des anarchistes avait quelque chose de rituel qui lui ôtait sa puissance ou son venin. Tout cela avait sa place, trouvait sa place. On pouvait souhaiter dans tous les domaines des modifications en plus ou en moins. Il s'agissait toujours de raisons dites « cartésiennes », de logique, de bon sens, et, comme ces trois expressions ont toujours été considérées favorablement par les fonctionnaires, même si les absurdités de l'administration ont nourri la veine des humoristes, elles n'avaient jusqu'alors ébranlé sérieusement ni les convictions ni les modes d'acquisition des convictions. C'est pourquoi le spectacle du « rond-de-cuirisme » qui était de mise au ministère, transposition à peine infidèle des Tables de la Loi selon Courteline, me procurait une joie qui s'exprimait en donnant à mes chefs le nom des héros de cet immortel sociologue. Le chef de bureau était Van der Hogen mais, à la différence de son antécédent littéraire, il arrivait dans un cabriolet Buick orné parfois, lorsqu'il repartait avec son maître la journée finie, d'un bibi en cloche et d'un corsage vapoureux à qui quelques enjambées de biche avaient permis de joindre la boutique de Schiaparelli à la portière qui attendait ouverte.

Les véhicules n'étaient pas tous aussi significatifs. L'attaché stagiaire, joyeux drille poupin et né coiffé — on devait, trois ans plus tard, faire une loi spécialement pour lui —, ne venait jamais dans moins qu'une huit cylindres Reinastella, tandis que le Directeur Conseiller d'Etat prenait l'autobus en général bondé, son gros ventre scié par la chaîne qui fermait l'accès de la plate-forme, son chapeau bordé cha-touillé ou meurtri à chaque virage par la poignée de la

sonnette qui bringuebalait comme une tirette de cabinet. Il s'en allait avec le même regard vide qu'au bureau vers sa villa de Neuilly.

Observer une institution avec son cœur est une méthode qui n'est pas sans danger, non pour l'institution qui n'est qu'un mécanisme aussi insensible à l'analyse qu'un cadavre à son autopsie, mais pour l'observateur. Si tout afflue vers ce centre administratif, si ce qui en part, textes, circulaires, notes de service, a finalement moins d'importance qu'on ne croit, il ne s'en agit pas moins d'un service public directement branché sur les citoyens et qui, au surplus, garde l'empreinte d'une décentralisation, bien avant que le mot ne vienne à la surface, qui avait plusieurs siècles d'âge. Elle aussi resurgit longtemps après la guerre pour équilibrer un centralisme qui avait atteint des proportions dont son père Napoléon aurait été comblé au-delà de ses espérances.

Les citoyens justiciables et administrés étaient encore très loin. De l'humanité souffrante ou implorante on ne voyait que les paperasses. Ce n'est que vingt ans plus tard que je parvins à « décoder » les vrais messages que ces requêtes, lettres, suppliques ou billets pouvaient contenir, parfois même à l'insu de ceux qui les avaient écrits. Ces messages n'étaient pas seulement l'« objet » du document, souvent précisé en marge comme dans la correspondance militaire, c'était les motivations profondes, les drames inexprimables, les désespoirs dévastateurs ou les malentendus parfois sanglants. Autant de traces informes du malheur de vivre.

Les fonctionnaires distingués étaient les commis d'ordre, la classe la plus modeste des agents de l'Etat. L'un surtout, tailleur adroit qui portait un nom impérial, était poursuivi par une clientèle assidue. L'autre, plus ordinaire, si ce mot n'avait pas un sens péjoratif, disons plus conforme à l'image de marque que sa fonction devait imprimer sur celui qui l'occupait, fonction dont il débordait largement par ses idées générales, son bagout et ses plaisanteries. Le troisième que j'appelais Letondu par référence au héros de Courteline ne jouait pas du cor de chasse mais de la raquette. Du moins

parlait-il de tennis sans arrêt avec un air à la fois entendu et sournois. Il y avait aussi un La Hourmerie et un bibliothécaire intermittent dont la présence était si rare qu'il en devenait un personnage quasi occulte et d'autant plus fascinant. Personne ne l'avait jamais abordé, quelques-uns l'avaient vu de dos, et ceux qui en avaient seulement entendu parler le décrivaient comme une sorte d'initié en rupture de Grande Pyramide, moitié cabaliste et moitié démon. Bibliothèque ? C'était beaucoup, c'était trop, c'était mal dire... Dans un grenier poussiéreux et désert dont les poutres apparentes couraient tout au long des bâtiments, respectueuses seulement des lois mystérieuses de la perspective et totalement indifférentes au découpage des spécialités, des directions et des services, car aucune cloison ne venait en limiter l'élan. Entre de vieux linges maculés et inexplicables, des meubles désossés, membres épars semblaient avoir mené une gigue effrénée, fait mille cabrioles et s'être figés pour un repos bien gagné et définitif dans les postures les plus inattendues, sièges copulant avec des tables qui s'offraient les pieds en l'air, armoires couchées sur le flanc comme des impératrices rassasiées, bahuts débrailés dont les panneaux ouverts évoquaient ces exhibitionnistes pris en flagrant délit et qu'une justice immanente avait changés en statues de sel. J'errais entre ces reliefs avec des émois d'enfant dans une Amazonie de livres d'étrennes.

*

Ce sont d'ailleurs les livres qui excitaient mon intérêt, et le hasard seul guide fidèle m'en proposait de tous les genres. Dépareillée une encyclopédie du XVIII^e, la Grande. Ouvert, le dos en l'air, les pages plantées dans la couche épaisse de poussière, la volume des bouts-rimés de Bachaumont, un magistrat.

*filles à quinze ans est une lampe
où il échet mettre une mèche.*

Pas mal de Rousseau, quelques morceaux de Voltaire et ces recueils de jurisprudence dont il suffit d'apercevoir la couverture austère pour avoir envie de changer de trottoir. Le seul inconvénient de ces pieuses séances était que jamais balai, plumeau, serpillière ou encore moins aspirateur n'était venu combattre toute cette poudre des siècles passés, pénétrante, fade, qui collait aux muqueuses et semblait douée du pouvoir maléfique d'empoussiérer les cervelles. J'étais le seul à explorer ces abîmes et je gardais mon secret.

Le train-train donnait au service public sa noblesse, elle-même fille de la continuité, continuité prise pour de la permanence, permanence prise pour immanence. Ainsi les dieux ne le sont-ils que s'ils réussissent à rester assez longtemps sur leur socle. Abattue la statue, le culte s'évapore comme rosée au soleil. Rien ne semblait devoir abattre notre auguste administration. C'est l'époque où l'on disait encore : « raide comme la justice ». Il m'a fallu des lustres et des lustres d'aventures pour comprendre que cette expression avait été lancée par un publiciste, quelque Séguala de la préhistoire, pour cacher précisément les ondoiements, les volte-face, la plasticité, les entrechats, les demi-tours à droite (ou à gauche) d'un service public qui, comme tous ses congénères, emprunte à ceux qui l'occupent leurs préférences, leurs émotions, leurs ambitions, leurs carences et aussi leurs vertus.

Un chroniqueur scrupuleux se doit de signaler que ce train-train, cette routine si l'on veut encore que ce vocable soit trop péjoratif, était source de plaisir, non pas d'un plaisir orgasmique et suprême mais néanmoins d'un bon plaisir ou d'un plaisir bon si l'on préfère pour ne pas empiéter sur les prérogatives des monarques qualifiés par des saboteurs subtils d'*absolus*, le plaisir à la fois sérieux et gai que procurent le travail bien fait, la lecture attentive des requêtes, l'épluchage sans omission des dossiers, la rédac-

tion ponctuelle des rapports, le contour bien ourlé des circulaires, « j'attacherai du prix à ce que vous teniez la main à la stricte observation des présentes instructions ».

La régularité n'est pas la banalité et la rigueur n'est pas l'esclavage. Tout dépend de l'état d'esprit dans lequel on aborde sa tâche. J'attachais déjà beaucoup d'importance à l'état d'esprit. J'avais même préparé une thèse autour de l'idée que la propriété était un état d'esprit mais cette idée saugrenue avait fait tordre le nez aux universitaires au point que je m'étais rabattu sur le sujet idiot qu'on m'avait impérativement proposé mais qui me donnait le titre de docteur, lui-même attributif de points supplémentaires au concours de la magistrature. J'étais entré dans le métier pour jouer les juges d'instruction d'Arsène Lupin, mais Courteline me donnait autant de joie que Maurice Leblanc. Il est meilleur écrivain. Et puis Mirande n'avait-il pas tiré du roman un film qui, réussite exceptionnelle, respectait en le transposant l'admirable texte original. Saturnin Fabre, Lucien Baroux, Signoret et Jean Tissier s'éclataient, comme on dirait aujourd'hui, en cette veille d'une nouvelle guerre, pour imprégner les spectateurs de tout le fumet exquis d'une œuvre de premier plan née dix ans avant l'autre...

Cette existence d'horloge était ornée de quelques carillons oratoires. Sous prétexte de préparation au Concours d'entrée nous avions des exercices d'éloquence dans la grande, fastueuse, impressionnante salle d'audience de la première chambre de la Cour d'Appel de Paris, là où se tenaient les Assises et où, quelques années plus tard, un vieillard muet subit les foudres d'une accusation, surveillé par de redoutables jurés, pour la plupart des « constituants », tandis que se faufilait, point après point, ce qui devait être la conclusion provisoire des années d'occupation. Il fallait recoudre comme disait Catherine de Médicis, ne pas laisser la plaie béante, bourrer avec toute la charpie des lieux communs, avec la pommade des éloges manichéens, le tout badigeonné de l'alcool des vengeances bien naturelles et des spéculations moins désintéressées. La scène est facile à ne pas

Casamayor

...et pour finir, le terrorisme

Pour bien connaître la situation de la France face aux autres pays, il faut comprendre quelles blessures lui ont causées les crises mondiales. Elle est aujourd'hui davantage intégrée à la population de toute la planète que lorsqu'elle était une puissance dominante.

Un drame s'est joué en quatre actes avec, pour vedette, la violence.

1^{er} acte. La violence hors la loi. Le combat mené contre elle n'a aucune ambiguïté. Les complots existent, comme celui de « La Cagoule », mais ne troublent pas les esprits. La guerre n'est pas encore déclarée.

2^e acte. La violence, toujours hors la loi, met les institutions en porte à faux en raison des circonstances historiques. C'est le temps du « combat de l'ombre ». Le rideau tombe sur le procès de Nuremberg.

3^e acte. Certains commencent à prendre conscience de tout le parti qu'ils peuvent tirer de la violence. C'est le temps de la tentation autoritaire et aussi des opérations ténébreuses lors du « processus » de décolonisation. Un exemple : l'affaire Ben Barka. L'acte s'achève sur la mort du général de Gaulle.

4^e acte. La violence, action marginale, échappe au contrôle de ceux qui croyaient la domestiquer. C'est le terrorisme, et le terrorisme « moderne », qui est devenu une forme des relations internationales, moins coûteuse que la guerre et complémentaire de la propagande.

Deux monstres, la haine et le découragement, nous aveuglent. Pour voir clair il faut leur opposer un peu d'audace et de tendresse. L'imagination en a besoin pour aborder l'avenir.

Casamayor



9 782070 263264



83-IX A 26326 ISBN 2-07-026326-6

63 FF tc